

la prudence, dans les rapports de l'homme avec les abeilles. La nature le veut ainsi, c'est une nécessité de l'ordre des choses. L'amour réciproque entre les hommes est l'unique fondement possible de la vie, de l'humanité... Tolstoï.

Les derniers moments de Tolstoï

Sous ce titre, M. le pasteur Ch. Babut vient de publier une émouvante prédication dont nous détachons ce fragment :

La mort de Tolstoï s'apparente aux plus émouvantes parmi celles des héros antiques (j'aimerais mieux dire tout simplement que c'est une mort chrétienne). Malgré des accès de délire, malgré des pertes de connaissance momentanées, on peut dire que Tolstoï garda jusqu'au moment suprême la lucidité de sa merveilleuse intelligence.

Il avait le besoin insatiable de la parole humaine. « Parlez-moi ! parlez-moi ! » répétait-il. Ne sachant que lui dire, on essaya de lui lire les journaux. « Non, dit-il, pas de journaux ! » On prit la Bible et on lui lut dans le livre de Ruth : belle et gracieuse histoire, mais qui n'a rien, il faut l'avouer, de spécialement approprié aux circonstances solennelles où l'on se trouvait. Le malade manifesta quelque impatience. Le lecteur, désorienté, ouvrit le volume sacré à un tout autre endroit. Il tomba par hasard (était-ce un hasard ?) sur le Sermon sur la Montagne. Le visage de Tolstoï respira aussitôt une inexprimable béatitude. La lecture terminée, il la fit recommencer, puis il s'écria : « Jésus ! Jésus ! toi seul demeures ! toi seul es debout ! toi seul es fort ! Jésus ! soutiens ma faiblesse avec ta force ! » Il ferma à demi les yeux et pendant quelques minutes, ses lèvres remuèrent, il priait...

Ceci se passait le 17 novembre. Le lendemain, le malade ne voulut plus de lecture.

« Pardonnez-moi, dit-il à ceux qui l'entouraient ; j'ai été bien exigeant, bien tyrannique. » Comme on lui assurait que non, il insista. « Si ! si ! je suis un malheureux despote. L'usage de la fortune a gâté ma volonté. Je suis un tyran. Mon Dieu ! pardonnez-moi ! »

La crainte d'avoir été exigeant avec ses garde-malades le hantait. « Pardon ! » demandait-il sans cesse à quiconque s'approchait de son lit. Dites-moi que vous me pardonnez ! » Et il fallait prononcer le mot de pardon pour ramener le calme sur ses traits mouvementés.

Le 18, Tolstoï demeura assoupi pendant la plus grande partie du jour. Vers le soir pourtant, il eut l'idée d'un rétablissement

possible et prochain, Il annonça à son docteur l'intention de se transporter, quand sa santé le lui permettrait, au Canada, chez les Doukhobores, doux sectaires, exilés de Russie, sauf erreur, parce qu'ils étaient des disciples conséquents de Tolstoï. « Ils souffrent, dit le grand homme, et leurs souffrances m'ont brisé le cœur. Ils se sont confiés en moi, et je ne me suis pas montré digne de leur confiance. Ils ont besoin des conseils de leur père... » Ici Tolstoï s'interrompit. Puis, après quelques secondes de silence, il murmura : « Je suis un grand pécheur. »

Il parlait le français aussi bien que le russe, et quelqu'un ayant prononcé le nom de la France, il dit : « La France ! l'extrême bien et l'extrême mal ! le soldat de Dieu ! La France est grande, la France fera parler d'elle encore ! »

Le 20, à quatre heures du matin, Tolstoï entra en agonie. Il ne reprit sa lucidité que quelques minutes avant sa mort. Il dit alors, embrassant du regard ceux qui l'entouraient : « Il y a sur la terre des milliers d'hommes qui souffrent ; pourquoi êtes-vous là tous à vous occuper de moi seul ? » — Puis ses yeux se fermèrent.

Des paysans ont raconté que l'âme du saint vieillard s'était échappée de son corps sous la forme d'une colombe, qui vola droit vers le ciel.

CH. BABUT.

LUEURS DANS LA NUIT

« Prince de la Paix ! »

(Esaïe IX, 5)

Y a-t-il un titre plus beau que celui-ci ! Y en a-t-il un qui rende un homme plus grand au regard de la postérité !

Rien n'a plus contribué à faire pardonner par son peuple, et par le monde entier, les péchés du prince de Galles, que sa volonté opiniâtre, lorsqu'il fut devenu roi d'Angleterre sous le nom d'Édouard VII, de maintenir, durant son règne, la paix en Europe.

Sa réputation de pacifique lui a valu un prestige incomparable durant les dernières années de sa vie.

Le point culminant de la carrière d'un Roosevelt n'a pas été sa tournée triomphale, et quelque peu théâtrale, en Europe, mais le geste magnifique par lequel, au bas des préliminaires d'un traité de paix, il a rapproché la signature de la Russie de celle du Japon.

Même des ambitieux, dans le but de conquérir des suffrages et de gagner le cœur des peuples, lorsqu'ils ne sont guidés que par des visées personnelles, promettent la paix. Napoléon III, lorsqu'il monta sur le trône, voulant dissiper des préventions répan-